

Des jours à tes côtés

Adeline Yzac

Editions Musimot, 2018

des crépuscules

des nuits

des jours et des nuits

avec

sans

gorgés de sens

des saisons

des aubes de neige

des midis au zénith

Jours, saisons, années, cycles des heures, ramassé fulgurant des repères chronologiques, ceux qui scandent nos existences, en sont la basse continue et la ligne obstinée. Nous voici, dès les premiers mots, confrontés au Temps et à l'exercice si difficile de la mémoire. Pas de la nôtre, mais celle de l'auteure, de ce qu'elle doit conserver, l'écume des jours et des ans, et ne peut délivrer au lecteur que dans le creux des mots et le blanc de la page, dans tout ce qui ne sera pas écrit et ne pourra pas l'être, mais le sera pourtant, dans la vibration du silence, comme se prolonge le bruit de l'écho bien après qu'il s'est tu.

Le recueil d'Adeline Yzac, ***Des jours à tes côtés***, petit livre de 37 pages, est composé de poèmes brefs, d'une dizaine de lignes au plus, à l'écriture sobre et fluide, presque minimaliste dans son dépouillement. Pas d'effets stylistiques ici, ni d'images trop difficiles, de métaphores funambules et de tournures réticentes à s'ouvrir à qui s'avance dans ces pages.

tous les trente six du mois

cent ans de dimanches

côte à côte

près

très proches

contre à contre

au septième ciel

sur un petit nuage

Images de bonheur. Pudeur qui se contente d'évoquer l'amour mais sans d'abord oser le mot. Pourtant, nous le saurons très vite, dès les pages suivantes, ce recueil est texte de deuil, hommage à une absence, déambulation dans la solitude obligée du poème dans la compagnie d'un fantôme. Cette nudité d'écriture peut toucher d'autant plus qu'elle est dense de présence humaine, qu'elle charrie une douleur paisible, d'une voix basse et retenue, comme un chuchotement de confiance qui nous saisit d'emblée au coeur. Douleur qui, au-delà de celle qui l'exprime, fait écho à ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus partageable: le chagrin de la perte, le vide de l'absence, la nostalgie de la présence disparue, la vie qui continue pourtant et à laquelle il faut continuer à croire, à donner quelque sens.

Mais on n'écoute jamais mieux, on le sait, que ce qui se murmure, qui impose qu'on fasse silence, en soi et autour de soi, pour mieux le recevoir. Cette simplicité dans l'écriture n'est pas facilement donnée à qui essaierait d'en user. Il faut être une écrivaine chevronnée, sûre de ses moyens, pour parvenir ainsi à évacuer le texte de tout mot inutile, à le réduire à l'os de l'expression, tout en préservant, dans le même creuset poétique, profondeur du propos et qualité de l'émotion.

Il faut dire aussi que l'enjeu de ce texte n'était pas mince: quelques pages pour y faire tenir une vie, regrets et joies mêlés, bonheurs et peines enlacées, blessures sitôt oubliées et plaisirs minuscules des jours, l'essentiel que l'on doit retenir quand on fait le bilan des années. Et que l'on doit restituer du bout des lèvres, comme l'on se parle à soi-même, en s'efforçant d'être au plus juste et au plus près de ce qui monte dans la voix, souvenirs comme en vrac, tout en ellipses temporelles, mais autant de points de couture posés là il faut dans le tissu flottant de la mémoire:

on se donne des petites choses

des bouts de rien

du bout des doigts

les étoiles émerveillent

Douleur "paisible" disais-je plus haut car la traverse une mémoire qui, comme la lumière le fait sur un prisme, décompose le spectre des sentiments et en révèle les couleurs. Quelquefois cependant

l'ombre gagne, comme dans cette page, la dernière, si chargée d'émotion contenue:

tu t'absentes

tu manques au monde

au cyprès

au mimosas

à la voûture du ciel

aux bateaux en partance

aux étendues

au grain du vent

aux symphonies de Beethoven

à mes yeux

orphelins

Ces pages ne pouvaient être écrites que sous la lumière de la mélancolie. Lumière qui peut être sombre, avare de clarté, complice de la mort, ou clarté douce, bienveillante et amie. Cette lumière-là est celle que fréquentent volontiers les poètes, un espace de mi-pénombre offert à la lucidité de leur questionnement, d'eux-mêmes et du monde. Lumière dans laquelle la douleur, tenue à sa juste distance, se fait le territoire où s'alimente ce qui persiste encore d'espérance, et la source fertile de la création. De toute création peut-être.

Ce qui importe, dans la parole poétique, c'est la justesse de la voix, un timbre qui s'impose, une musique qui, en nous, fait son chemin, même après que l'on a refermé le livre. Ce qui nous accompagne, plus loin que la lecture et nous aide un peu plus à comprendre et à vivre. Comme ce qui nous revient, par exemple, des mots d'Adeline Yzac, ceux-là, entre autres, que l'on n'avait rien fait pour retenir,

et nous infatigables

épaule contre épaule.

Michel Diaz, 18/02/2018